

Livre des Lamentations ch 3 (extraits)

- 1 Je suis l'être humain qui a connu la misère
sous les coups (...) du Seigneur.
- 4 Il m'a fait dépérir de la tête aux pieds, il m'a brisé les os.
5 Il a dressé autour de moi
comme un mur d'amertume et de peine.
- 6 Il m'a relégué dans l'obscurité comme les morts du passé.
- 13 Il m'a transpercé les reins de toutes ses flèches.
- 14 Tout le monde rit de moi, tous les jours on me ridiculise.
- 15 Il m'a fait boire tout mon soûl d'amertume
et m'a enivré de mélancolie.
- 18 Je le dis : je n'ai plus d'avenir,
je n'attends plus rien du Seigneur.
- 19 Je suis errant et humilié ;
y penser est un amer poison pour moi.
- 34 Cela dit, quand on foule aux pieds tous les prisonniers d'un pays,
35 quand on défie le Dieu très-haut
en violant les droits de l'homme,
36 quand on tord la justice dans un procès,
le Seigneur ne le voit-il pas ?
- 42 Seigneur, nous avons été rebelles et endurcis,
et toi, tu ne nous l'as pas pardonné.
- 44 Tu t'es retiré derrière un nuage
pour être inaccessible à notre prière
- 47 Notre sort, c'est l'effroi, le vertige, la dévastation, le désastre.
48 Mes yeux laissent couler des torrents de larmes
à cause du désastre de mon peuple.
- 55 Au fond du gouffre, Seigneur, j'ai fait appel à toi.
56 Tu m'as entendu te crier :
« Ne bouche pas tes oreilles à mes soupirs et à mes cris. »
- 57 Quand je t'ai appelé, tu t'es approché
et tu m'as dit : « N'aie pas peur. »

Evangile selon Matthieu chapitre 27, 32 - 50

En sortant de la ville, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, appelé Simon ;
les soldats l'obligèrent à porter la croix de Jésus.

Ils arrivèrent à un endroit appelé Golgotha, ce qui signifie « Le lieu du Crâne ».

Et là, ils donnèrent à boire à Jésus du vin mélangé avec du fiel, une drogue amère ;
après l'avoir goûté, il ne voulut pas en boire.

Ils le clouèrent sur la croix et se partagèrent ses vêtements en tirant au sort.

Puis ils s'assirent là pour le garder.

Au-dessus de sa tête, ils placèrent une inscription qui indiquait la raison de sa condamnation :

« Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. »

Deux brigands furent alors cloués sur des croix à côté de Jésus, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche.

Les passants l'insultaient en hochant la tête ;

ils lui disaient : « Toi qui voulais détruire le temple et en bâtir un autre en trois jours,
sauve-toi toi-même, si tu es le Fils de Dieu, et descends de la croix ! »

De même, les chefs des prêtres, les maîtres de la loi et les anciens se moquaient de lui et disaient :

« Il a sauvé d'autres gens, mais il ne peut pas se sauver lui-même ! Il est le roi d'Israël ?

Qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui.

Il a mis sa confiance en Dieu et a déclaré : « Je suis le Fils de Dieu. »

Eh bien, si Dieu l'aime, qu'il le sauve maintenant ! »

Et les brigands qui avaient été mis en croix à côté de lui l'insultaient de la même manière.

A partir de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Vers trois heures, Jésus cria avec force : « Éli, Éli, lema sabaqtani ? »

- ce qui signifie « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Quelques-uns de ceux qui se tenaient là l'entendirent et s'écrièrent : « Il appelle Élie ! »

L'un d'eux courut aussitôt prendre une éponge, la remplit de vinaigre et la fixa au bout d'un roseau,
puis il la tendit à Jésus pour qu'il boive.

Mais les autres dirent : « Attends, nous allons voir si Élie vient le sauver ! »

Jésus poussa de nouveau un grand cri et mourut.

Prédication

A partir de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre, jusqu'à 3h.

Vers 3h, Jésus s'écria d'une voix forte :

Éli, Éli, lama sabaqthani ? — c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?...

De nouveau Jésus cria d'une voix forte et rendit l'esprit.

Vendredi Saint, c'est un cri.

Ici, dans l'Évangile selon Matthieu, même un double cri.

Le cri fait peur, même l'Église en a peur, Elle a eu peur de l'horreur.

On comprend dès lors que le cri ait très peu trouvé sa place dans nos cultes et nos liturgies.

Cette année, ce cri résonne de manière particulière autour de ce que les médias ne cessent de nous décliner sous le registre de l'inédit.

Non pas que nous n'ayons pas déjà croisé moult fois cet inédit ces dernières décennies, à travers le cri de tous les laissés-pour-compte - dont le cri de la terre est devenu singulièrement solidaire depuis un certain nombre d'années.

Mais, si ces dernières années, nous avons comme réussi à nous accommoder de ce cri,

ce que nous vivons aujourd'hui ne nous permet plus de l'esquiver ou de l'enjamber.

Nous sommes comme contraints de nous y arrêter.

Ce qui frappe, c'est la multiplicité des cris qui jaillissent au cœur de ce que nous traversons : des pages parfois plus magnifiques les unes que les autres, émanant de personnalités de tous les horizons, mais aussi de simples quidams. Chacun y va de son cri.

La plus grande difficulté que je perçois, c'est probablement d'en rester au cri et de ne pas glisser subrepticement à travers lui vers le registre des solutions - les nôtres - qui, malheureusement, impliquent trop souvent l'accusation des autres.

Comment se dit et s'articule le cri dans la Bible ?

C'est ce que je suis allé chercher à travers le cri de Jésus sur la croix et l'un de ceux qui le sous-tend, celui du livre des Lamentations.

À partir de midi, il y a eu des ténèbres sur toute la terre jusqu'à 3h.

Vers 3h, Jésus s'écria d'une voix forte Éli, Éli, lama sabaqthani ?

c'est-à-dire mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné.

De nouveau Jésus cria d'une voix forte et rendit l'esprit.

Ainsi s'achève à la vie de Jésus.

Ainsi s'achève la vie de Jésus de Nazareth, le fils du charpentier Joseph, l'homme de Galilée, le Rabbi - qui va mettre en marche les foules et parmi elles, revaloriser les plus démunis, guérir des malades, pratiquer des exorcismes, ressusciter des morts - le fils de l'homme, le roi des juifs.

Ainsi s'achève à la vie de Jésus de Nazareth, le messie, le Christ - sur un cri !

Un cri d'abandon si fort que certains y ont vu un cri d'a-thée, au sens littéral du terme : a-theos, avec l'alpha privatif, donc « sans Dieu » .

D'abord un cri d'abandon, puis un cri sans mot.
Une ultime parole, puis un cri sans mot, silencieux.

Curieuse manière de clore un ministère qui, n'en déplaise aux religieux de son temps, avait pourtant été fécond, dérangeant sans doute - il a même été taxé de « blasphémateur » – mais fécond.

N'y avait-il donc vraiment aucun moyen de lui éviter cela?
Et, par là-même, éviter aux théologiens de tous les temps de se croire contraints de mettre des mots sur ce mystère, d'expliquer, d'excuser, de justifier Dieu !
Et, de cette façon, sans doute sans en être conscients, singulièrement, de chercher à continuer comme avant !

Ici, chez Matthieu, le cri, le silence, la solitude sont absolus.

L'évangéliste Matthieu était pourtant celui qui, à sa manière, était allé le plus loin dans le mystère de ce cri incompréhensible de solitude et d'abandon.

*Ailleurs, dans les autres évangiles, les dernières paroles du Christ semblent plus maîtrisées.
Chez Luc, Jésus termine par : « Entre tes mains je remets mon esprit ».
Chez Jean, il confie son disciple aimé à sa mère.
Chez Marc, on retrouve le même cri d'abandon qu'ici.*

Mais ici, chez Mathieu, même les 2 bandits crucifiés avec Jésus se moquent de lui, augmentant d'autant sa solitude - alors que chez Luc, l'un des deux larrons a eu une parole de telle proximité que Jésus l'assura d'une place à côté de lui dans le paradis..

Ici, chez Matthieu, le cri, le silence, la solitude sont absolus.

Pour comprendre, peut-être, le pourquoi de cette fin de ministère, si rude et si absolu, voyons en quelques mots comment on en est arrivé là, comment l'évangéliste Matthieu a articulé son récit.

On est frappé par une multitude de détails en très peu de versets.

- *D'abord un type - qui apparemment passait par là - qui est réquisitionné et qui ne peut pas refuser,*
- *le vin pour étourdir Jésus, pour atténuer la souffrance, mais mêlé de fiel,*
- *le partage des vêtements - détail anodin, en conformité avec un psaume 22,*
- *comme le détail précédent était à chercher dans le psaume 69.*

Mais comment ne pas voir aussi dans le partage des vêtements une sorte d'avantage en nature - évoquant le fait que, en toutes circonstances, même la plus cruelle, il y en a toujours qui parviennent à profiter de la situation.

- *le motif de la condamnation affiché au-dessus de la tête de Jésus : « Celui-ci est Jésus, le roi des juifs ». La vérité se dit souvent à travers l'ironie.*
- *le mobile de la condamnation: »détruire le temple et le rebâtir « placé dans la bouche des malfaiteurs.*

Mais comme chacun le sait, le temple de Jérusalem, non seulement était un haut lieu religieux, occupant un nombre considérable de prêtres qui assuraient les sacrifices mais il était également le cœur d'une activité économique gigantesque. On estime à quelques 20 000 les ouvriers employés en permanence pour la construction et l'entretien des bâtiments.

Pendant les grandes fêtes, des millions d'agneaux étaient sacrifiés - ce qui représente du travail pour les éleveurs, sans compter les centaines de milliers de pèlerins et touristes qui faisaient marcher l'hôtellerie, les marchands de souvenirs, les changeurs etc.

- *Les scribes, les anciens et les grands-prêtres par leur remarque ironique : « Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même » reprenant les mots du diable, de l'adversaire, du début de l'Evangile.*
- *les grands prêtres et d'autres ironisant sur les mots du psaume 22 Eli, Eli, mon Dieu mon Dieu, et disant « qu'il appelle Élie », ne se rendant pas compte qu'ils se moquent d'un psaume attribué par leur propre tradition au roi David.*
- *les ténèbres qui entourent les derniers instants, précédant le cri - dont il est précisé qu'elles concernent toute la terre, - ne nous indiqueraient-elles pas que sont arrivés la fin d'une époque, un tournant de l'histoire.*

Le cri de Jésus, Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné, le cri de l'abandon a-thée et le silence qui le suit, ne seraient-ils pas comme une prière au cœur des ténèbres, une lumière qui, à sa manière éclaire les ténèbres ?

Ce cri ne serait-il pas un refus de tout ce qui est ténèbre, à savoir un refus de toutes les complicités, de tous les arrangements, au nom d'intérêts divers, d'avantages multiples, - en somme tous des travestissements de la peur - qui permettent une fois encore de contourner la réalité ?

Ce dernier cri de Jésus, cri a-thée, serait alors une manière de couper le lien ombilical avec toutes les compréhensions de Dieu où l'on finit par se servir de lui à son profit - à travers une foi intéressée, qui devrait pouvoir en tirer un avantage, au moins une protection dans l'épreuve ou les difficultés - un cri qui rompt avec toutes les représentations de Dieu et qui accepte de ne pas avoir prise sur lui.

Aussi longtemps que le cordon n'est pas coupé, on reste prisonnier de l'image que l'on s'était faite de Dieu, de tout ce que Dieu devrait être selon nous, on reste captif et dépendant d'une religion, d'une confession, d'une piété, d'une certaine lecture de la Bible tantôt intégriste tantôt infantile.

Ce cri de Jésus - qui dit l'absence, le renoncement, l'abandon – rejoint et récapitule le cri des milliards d'humains à bout de souffle, sans force, entrant dans la nuit.

Il est un cri parmi les innombrables gémissements... de la création en douleurs... d'enfantement.

Comment ne pas être frappé par le fait que le cri d'abandon de Jésus reprend textuellement les premiers mots d'un psaume, le psaume 22.
Suit le cri de silence.

N'y aurait-il pas là comme une manière de structurer le cri pour aider, accompagner, guider le changement d'époque, le tournant de l'histoire ?

Le cri du silence qui suit deviendrait alors celui de la place faite et laissée à Dieu pour un nouveau commencement en Dieu.

La Bible connaît ces textes de transition lors de crises : le livre de Job, certains textes prophétiques chez Jérémie ou Esaïe, certains psaumes, le livre des Lamentations ou certains textes apocalyptiques.

Ayant déjà investigué le psaume 22, à l'occasion d'un autre culte de vendredi saint, je suis allé sonder du côté du livre des Lamentations en raison du contexte que nous vivons.

Ce livre est très peu lu dans l'Église, sinon le Vendredi Saint. Il y est relaté le long cri de désespoir lié à l'un des tournants les plus significatifs de l'histoire d'Israël, à savoir la chute de Jérusalem, en 587 avant Jésus Christ et sa conséquence : l'Exil.

Le livre met des mots sur l'horreur de la réalité - avec ses destructions, ses violences, ses viols, ses famines, ses enfants qui meurent - une réalité malheureusement très proche de celle que nous reflètent quotidiennement les médias et les journaux.

150 ans d'avertissements prophétiques d'Amos à Jérémie – n'avaient pas suffi pour empêcher d'en arriver là.

Et là, c'est le cri relayé par le livre des Lamentations.

Vraisemblablement, la première expression de ce cri a été orale mais il a fallu lui donner une forme écrite pour garder la mémoire du cri et du tournant qu'il a représenté.

Ce cri est l'expression d'une relation !

Il n'est pas une explication ou une justification et encore moins une théorisation sous forme de dogmes.

L'heure du tournant n'est pas, celle de l'explication, de la justification ou de la théorisation car toutes ces approches restent dans l'illusion de préserver, de sauvegarder. Elles tentent d'éviter, de s'épargner de devoir affronter l'après-tournant et de s'ouvrir au vertige du neuf.

En lisant le livre des Lamentations, on est frappé par deux choses.

D'abord par la somme des hapax – mots utilisés une fois seulement dans la Bible - comme pour signifier que, pour nommer l'inédit, il faut des mots nouveaux et uniques.

Ensuite, on sera surpris que, pour dire un cri, on ait élaboré un texte aussi travaillé et aussi construit.

L'ensemble des cinq chants qui constituent ce livre, en effet, sont des textes alphabétiques, c'est-à-dire que chaque ligne commence par l'une des 22 lettres de l'alphabet hébraïque.

Est-ce pour exprimer la dimension cosmique du cri, la totalité que nous exprimons en disant « de A à Z » ou simplement un moyen mnémotechnique pour aider à se souvenir du contenu ?

Ou encore, telles les encyclopédies qui ont choisi l'ordre alphabétique, est-ce une manière de rompre avec toutes les préséances d'ancienneté, de richesse ou autres « passe-droits » qui n'ont que trop contribué à conduire dans l'impasse de 587 ?

En somme une manière de faire table rase de toutes les valeurs peu à peu faussées qui ont eu cours jusqu'alors ?

On découvre dans ce livre que rien n'a résisté, que tout s'est effondré.

Le temple a été profané, les remparts ont été détruits, le sacerdoce et la royauté ont été dévoyés, les femmes violées, les petits enfants sont morts de faim etc.

Beaucoup de compréhensions de Dieu différentes s'y côtoient : le Dieu fort, le Dieu faible, le Dieu de la colère, le Dieu de l'abandon, le Dieu qui avertit, qui punit, avec - ultimement - la prise de conscience que ce sur quoi on avait mis, à savoir l'élection, n'a pas suffi pour être protégé.

On ne comprend plus rien, on le crie à Dieu.

Et ce cri exprime l'insupportable, la trop douloureuse situation de vie que l'on endure.

Dans la quête qui traverse le cri, on dénonce peu à peu ce que Dieu n'est pas - mais qu'on croit qu'il est - pour mieux redécouvrir et énoncer ce qu'il est fondamentalement.

Les chants des Lamentations mettent peu à peu en lumière que le vrai combat de la foi se vit dans l'absence de Dieu, contre l'imaginaire religieux qui s'était constitué une élection, une religion qui agissait par elle-même.

Il est très difficile d'accepter qu'il n'y ait plus rien, ni réalités saintes, ni lieux saints, ni temples, ni autels, ni roi, ni prêtres.

Que seul il y a le Saint et, dans la folie de son amour, ceux et celles qui continuent leur combat nocturne jusqu'à la découverte de la présence de Dieu dans la souffrance, dans les larmes et dans le cri.

Là où le Christ prie « pourquoi ? », l'auteur des Lamentations dit « comment ? » (premier mot des Lamentations qui pourrait être aussi le titre du livre).

Le *pourquoi*, le *comment* - comme d'autres cris - n'expliquent pas, mais ils sont, dans la Bible, comme des mots de « passage » vers un nouvel espoir, une nouvelle compréhension de Dieu.

Ces mots acceptent d'aller dans tous les sens jusqu'au silence qui refait une place première à Dieu.

N'est-il pas singulier que le cri « comment ? » du Livre des Lamentations, comme le cri « pourquoi ? » du Christ en croix soit celui non des vainqueurs mais des vaincus ?!

Cela pourrait signifier qu'à tous les tournants de l'histoire et de la vie, Dieu nous attend non pas aux côtés des vainqueurs - qui, vraisemblablement, par peur, trouvent toujours une solution pour contourner la question, le cri, et ainsi préserver les acquis.

Mais Dieu nous attend aux côtés de celles et ceux qui acceptent de suspendre leur vie à une question : *Comment ? Pourquoi ?* à un cri, pour que puisse émerger une nouveauté...politique, scientifique, économique, religieuse ou spirituelle.

L'histoire en témoigne.

La chute de Jérusalem en 587 a donné naissance au judaïsme (à la compréhension de la présence de Dieu dans le temps et l'histoire et non plus dans un lieu saint)

Entre la deuxième moitié du septième siècle et la 1ère moitié du sixième siècle

- *la Chine a vu naître Lao-tseu et Confucius,*
- *les Indes Bouddha,*
- *l'Iran Zarathoustra, (Zoroastre)*
- *l'Égypte du Pharaon Amasis a connu le premier périple d'Afrique,*
- *la Grèce a vu naître la démocratie.*

Au coeur d'un monde en gestation, l'Israël des Lamentations a dû affronter l'échec, accepter d'entrer dans le cri de sa souffrance et de sa peur pour y entendre son Dieu de façon nouvelle : Dieu qui crie à ses côtés, qui souffre à ses côtés et qui lui souffle :
« *N'aie pas peur.* »

C'est ce même cri que Jésus a repris sur la Croix à l'aube d'une ère nouvelle.

N'est-ce pas l'une des missions - peut-être la vocation fondamentale des croyants - le jour de Vendredi Saint - de laisser monter en eux le cri , le « *comment* » des Lamentations, le « *pourquoi* » du Christ en croix, le gémississement de la Création, les yeux vides et épuisés des persécutés, des terrorisés et des laissés pour compte.

Faire cela une heure, un jour, ou trois jours...

Le faire sans rejeter la faute sur les autres, en communion de solidarité, de souffrance, d'humanité, jusqu'à ce que l'oppression de tous les tombeaux du monde cède et laisse passer la Lumière de Pâques .

Amen